

LA FILLE DE L'ARBRE

De Valérie Jallais

Contact : Valérie Jallais
javalri@gmail.com / Téléphone : 06 42 39 77 08

Vous êtes là, c'est bien. Je vous attendais et la cloche vient de sonner... Vous êtes là, vous êtes au rendez-vous.

Ma mère m'a toujours dit que j'étais née sous un grand chêne. Ma mère m'a toujours dit que c'était peu de temps après la mort de notre roi Henry, le deuxième. Donc, vers 1560 peut-être. Mais écoutez plutôt mon histoire.

En ce temps-là, il y avait du monde au milieu des forêts, des bûcherons, des charbonniers, des potiers parfois... Tout un peuple vivait là, au plus près du bois. Et puis les paysans venaient ramasser les fruits sauvages, les glands pour leurs bêtes, les feuilles pour fumer les champs, pour mettre dans les matelas. Et bien sûr, le bois pour se chauffer, le bois pour cuire. Le bois... Rien n'était possible sans le bois, sans la forêt nourricière. Personne n'aurait pu vivre sans elle.

Mon père, lui, il fabriquait des sabots. Avec d'autres sabotiers, nous nous déplaçons de forêt en forêt. Nous vivions dans les bois, au milieu des arbres. Nous y construisions notre hutte avec des branchages, le toit était recouvert de mottes d'herbe. C'est toujours moi qui posais la dernière motte. Mon père me soulevait de terre, je riais, et je plaçais la motte. Les hommes coupaient les arbres, fabriquaient des sabots et quand c'était fini, nous repartions.

Un jour... j'avais une dizaine d'années je crois... un arbre est tombé du mauvais côté et mon père était dessous. Il est mort comme ça. Les autres sabotiers sont repartis. Moi et ma mère, nous sommes restées là. Nous avons deux chèvres, ma mère faisait du fromage. Elle connaissait bien les plantes, souvent, elle soignait un paysan du village. En échange, il laissait un peu de grain. Nous avons vécu ainsi quelque temps. Simplement. Pauvrement. Mais... si libres au milieu des arbres. Et dans les arbres, j'ai trouvé refuge après...

Le bois où nous nous étions arrêtées appartenait à un méchant seigneur. Chaque année, il donnait autorisation aux sabotiers, contre argent bien sûr, de s'installer pour deux mois. Mais il avait dû comprendre que sa forêt pouvait lui rapporter plus en vendant le bois. Il entreprit donc d'en limiter l'accès aux paysans qui, jusque-là, en avaient le droit d'usage.

Un matin, des hommes armés arrivèrent jusqu'à notre cabane : nous devions partir, c'était l'ordre du seigneur. Je revois encore ma mère, rouge de colère. Elle leur dit qu'ils n'ont pas le droit, que la forêt est à tout le monde. Elle crie quelque chose dans sa langue natale et elle leur crache aux pieds. Elle avait du caractère, ma mère ! Les hommes en armes l'empoignent : « Sorcière, vieille sorcière ! » et puis ils s'en vont. Ils s'en vont, mais ils ne tardent pas à revenir, soi-disant des vaches sont mortes, et bien sûr, c'est de la faute de ma mère puisque c'est une sorcière ! Alors, ils l'emmènent, je suis cachée, je les vois qui la traînent par les cheveux... Ma mère ne revient pas, ma mère n'est jamais revenue...

Moi, je me réfugie en haut d'un très très grand chêne. Tout le jour, je pleure. Et la nuit, je pleure. Je m'endors là. Je ne sais combien de temps je dors, je dors longtemps, longtemps... Je ne sais si je rêve. J'entends la voix de l'arbre. Ou plutôt, l'arbre me parle à l'intérieur, de l'intérieur. L'arbre me parle de mon père, l'arbre me dit que sa mort par l'arbre a créé un lien éternel entre nos familles. Comme un lien de sang. L'arbre me dit qu'il est maintenant responsable de moi et qu'il va me garder de tout danger. L'arbre me berce. L'arbre me raconte son histoire, c'est un très vieux chêne, un chêne millénaire. Son tronc est immense, mes bras

n'en font pas le tour. Il faudrait dix fois mes bras pour en faire le tour. L'arbre me raconte ses racines qui s'étendent sur 50 pas alentour, ses racines qui lui permettent de communiquer avec les arbres voisins grâce aux mille petits champignons du sol. L'arbre me raconte la sève brute qui monte jusqu'aux branches, les feuilles qui transforment l'énergie du soleil... L'arbre me parle de moi aussi. L'arbre dit que rien ne sera plus jamais comme avant, que je suis devenue l'une des leurs. Je suis la fille de l'arbre, pour toujours.

Et puis vient le réveil. Je suis fille, je suis femme. J'ai faim, j'ai froid, mais la forêt, je la connais bien, vous l'avez compris. Je sais piéger les petits animaux, je sais voler le miel aux abeilles dans les troncs creux, je sais tresser les branches pour m'en faire un abri. Les paysans semblent avoir déserté le bois. Au loin, j'entends les cognées qui frappent mes frères. J'entends le bruit des grands troncs qui chutent sur le sol. Je me bouche les oreilles pour ne pas entendre.

Un jour, je sens que mes seins pointent et se dressent vers le soleil. Drôle de sensation. Mon corps s'anime d'une sève nouvelle. C'est le printemps. A l'image de ce corps en joie, les bourgeons sont déjà sortis. La vie est là, au bout de chaque extrémité.

Un jour... Ça commence par un air de flûte et une voix qui appelle l'animal qui a quitté le troupeau. D'abord, je ne vois qu'un amas de boucles brunes. Vu d'en haut, c'est tout petit, un homme ! Et voilà que l'animal - c'est une chèvre - a décidé de monter dans mon arbre. Evidemment, c'est impossible. Mais la jeune chèvre frappe le tronc de ses sabots. Le berger rit, se moque d'elle. Mais qu'est-ce que cet animal a en tête ?! Soudain, il lève les yeux pour regarder le ciel et moi, je tombe dans son regard.

A quoi je ressemble alors ? je dois avoir l'air bien sauvage avec mes peaux de bêtes sur le dos, mes cheveux comme un buisson d'épines. Pourtant, il n'a pas peur. Il m'appelle du chant des oiseaux. Il me parle la langue des hommes. Je l'avais presque oubliée... Je suis descendue de l'arbre. J'ai serré l'arbre très fort en promettant de revenir. J'ai pris la main du berger et je l'ai suivi.

Le village... Combien de temps a pu passer depuis la disparition de ma mère ? C'est bizarre de revenir parmi les hommes. Je ne les comprends pas toujours. C'est bizarre aussi de s'enfermer le soir dans une maison. Pendant longtemps, je ne dis rien. Pendant longtemps, les gens du village me regardent en coin, m'évitent... Et puis un jour, les mots reviennent à ma bouche. Je parle, je parle comme eux. Le curé nous a mariés, c'était le 14 mai 1660.

Il n'y avait pas de terre pour nous au village. Alors nous sommes descendus plus au sud. Nous sommes arrivés dans un triste pays ; les soldats partis pour la guerre étaient passés par-là et la population n'avait pas survécu. Les terres étaient à l'abandon... Une mésange a chanté en haut d'un toit crevé, j'ai dit "c'est un bon présage". J'ai relevé mes cheveux sous le foulard et je suis devenue une paysanne. J'ai appris à semer, à prendre la faucille pour couper les blés, j'ai appris à les battre pour en faire tomber le grain.

Les hommes de l'abbaye sont venus réclamer leur part. Les terres étaient à eux. Ils étaient heureux que nous soyons là, ils voulaient que nous restions... sans quoi, ces terres ne rapportaient plus rien, n'est-ce pas ! Ils nous ont fait de bonnes conditions, bien meilleures

que celles du village que nous avons quitté. D'autres nous ont rejoints, ils ont rebâti les maisons, enlevé les broussailles, remis les terres en culture.

Il y a un bois à l'orée des champs, il appartient à l'abbaye. Un jour, des hommes de l'abbaye arrivent armés de grands outils pour creuser la terre. Que font-ils ? Ils creusent, ils creusent un long fossé qui nous sépare de la forêt. Tambour au village : interdiction d'entrer dans la forêt ! Interdiction d'y faire paître les troupeaux ! Interdiction d'y couper le moindre branchage ! Des hauts fourneaux pour fabriquer le fer vont y être établis. La forêt alentour servira à la fabrication du charbon de bois pour les alimenter. Une forge fabriquera des canons pour le roi qui part en guerre. Et de nouveau, les arbres tombent...

Le village est en ébullition. La révolte gronde. Les hommes protestent auprès des agents de l'abbaye. « Ces terres, elles nous ont bien été accordées contre une part de récolte ! Et les droits sur la forêt, ils nous ont bien été accordés avec. Personne n'a le droit de changer ça ! » Et l'année est mauvaise, les blés ont gelé, la pluie a détruit le reste. Beaucoup de gens meurent de faim et de maladies dans le pays. La forêt qui nous sauvait au temps des mauvais jours, la forêt des champignons, des baies sauvages, des châtaignes et des glands, la forêt nous est interdite. Le village porte plainte, le village fait valoir ses droits. Le village gagne. Le tribunal lui accorde un quart du bois qui devient propriété du village.

Et pendant tout ce temps... Mon cher amour a vieilli. Il ressemble déjà à un vieil homme, comme tous ceux qui sont arrivés avec nous au village. Moi, je reste jeune. Je repense aux paroles de l'arbre... Je comprends... Je suis la fille de l'arbre, je vis dans le temps de l'arbre. Dans le secret de mon cœur, je prie l'arbre de me laisser vieillir...

Je l'ai couché dans la terre. Je ne veux pas, je ne peux pas rester sans lui. Et combien de siècles encore à vivre comme ça ? A vivre sans vieillir... Les hommes ne veulent jamais mourir, je le sais. Mais imaginez que tout à coup vous appreniez que vous allez vivre, allez, disons 400 ans. Peut-être, au début, vous êtes contents. Mais quand vous réalisez que tous les autres vont partir, vos amis, vos proches, quand vous réalisez que le monde ne va cesser de changer... vous imaginez !

J'ai couru, j'ai couru dans la nuit sombre, égarée. Je tremblais à l'idée que mon arbre ait disparu. Mais non, il est là, il se dresse, superbe. Arbre, mon arbre, laisse-moi devenir écorce rugueuse, mousse verte... L'arbre me berce. Je dors longtemps, longtemps. Et puis, c'est un nouveau matin. Je retrouve le bonheur de parler au bourgeon qui vient de naître, le bonheur de suivre l'écureuil et de sauter de branche en branche. Un soir pourtant, l'arbre me dit que je dois retourner vers les hommes. Que là est ma place. Que de là je pourrai défendre la cause de mes frères, la cause des arbres. Je dis : « Mais moi aussi j'ai coupé des arbres, mon père aussi coupait les arbres ». L'arbre dit : « Oui. Mais c'est ainsi. Ecoute-moi bien... Nous sommes tous des créatures, nous sommes faits d'une même essence. L'animal est créature. L'arbre est créature. Et l'homme est créature. Pas plus, pas moins. Chaque jour ça meurt, chaque jour ça naît. Chaque jour, la créature prélève dans le grand réservoir ce dont elle a besoin pour croître et durer, dans la juste mesure. Et, sois en sure, la mère est heureuse quand elle te nourrit, le bois est heureux quand il flambe et te chauffe... Tout est question d'équilibre. L'homme a oublié ce qui nous relie. Ainsi, ne discute pas. Tu dois reprendre ta route ».

Reprendre la route ! Facile à dire ! Où aller ? Que chercher ? Comment aider ? Je suis si petite, je ne sais rien, je ne sais même pas écrire ; sortie du bois et du village, qu'est-ce que je connais du monde ? L'arbre entend ce qui cavale dans ma tête. Il dit : « Cesse tes questions inutiles. Va. Va droit devant. Garde dans ton cœur ce que tu es. Marche et regarde, marche et apprends. Un jour, tu sauras quoi faire ».

Que le chemin solitaire est triste. Et puis, il faut se cacher. Il faut se cacher parce que la police ramasse les miséreux. Les hommes n'ont plus le droit de circuler librement d'un territoire à l'autre. Il faut demander un papier au maire du village et prouver son identité avec deux témoins. Mais moi, qui me connaît encore ?

Un soir, au milieu d'une clairière, j'aperçois une troupe qui me rappelle les temps anciens, quand, avec tous les sabotiers, nous mangions dans la forêt autour d'un chaudron sur le feu. Ils ont des allures étranges. Une femme marche sur les mains. Il y a aussi un ours, deux singes... et un tout petit homme. Je n'en ai jamais vu de si petit ! Il me voit, je me cache, il s'approche et joue avec moi, nous rions.

Je suis assise à côté de lui près du feu. Il s'appelle Youpaqui. J'essaie de savoir... combien de temps a passé depuis le village. Je fais attention à ce que je dis... Eux, ce sont des saltimbanques. Ils vont de foire en foire où ils font leurs numéros. Ils gagnent leur vie comme ça. Au matin, une corde est tendue très haut entre deux arbres. Un homme est en équilibre sur la corde, il marche sur la corde, il danse sur la corde. J'ai envie d'essayer. Ça, je dois savoir le faire ! J'ai tellement vécu dans les hauteurs ! Je n'ai pas peur du vide, au contraire. Je deviens l'une des leurs. Je marche avec eux. Je retrouve ce temps nomade de mon enfance.

Notre première destination, c'est la ville de Lyon. C'est une grande grande ville. Je n'en crois pas mes yeux. C'est comme un nouveau monde. Et c'est une immense foire ! Beaucoup de marchandises s'échangent : des bêtes, mais aussi des épices, de merveilleux tissus, des fourrures, des bijoux, toutes sortes d'ustensiles de cuivre et d'étain. Chaque soir, Youpaqui m'apprend à écrire quelques lettres, quelques mots. Une affiche annonce la foire. Il y a la date : 14 mai 1770. Cela fait donc... plus de 100 ans que j'ai été mariée...

Quand je peux, je m'échappe, je regarde, j'essaie de comprendre. Dans les ruelles, on se plaint du prix du grain, du prix du pain, du prix du bois. « Le bois a doublé en 10 ans » qu'ils disent ! « Comment se chauffer ! » Sur les quais, je vois d'immenses quantités de bois qui arrivent par l'eau. Du bois pour le chauffage, du bois pour les maisons, du bois pour les ponts... D'où vient tout ce bois ?

Dans le Morvan, je découvre une chose stupéfiante : des lacs entiers et des rivières ont été aménagés pour faire partir le bois de feu jusqu'à Paris. On y a créé des retenues d'eau que l'on ouvre quand le bois est lâché sur l'eau. Youpaqui m'explique que le roi Louis 14, au siècle précédent, a interdit que le bois du Morvan soit vendu ailleurs qu'à Paris !

Je me souviens très fort de l'arrivée près de Nantes : c'est là que j'ai vu la mer pour la première fois. Quelle merveille ! Je crois qu'on avait fait le détour rien que pour moi. Nous remontons la Loire jusqu'au village de Paimboeuf. Ça aussi c'est un choc. Il y a un grand chantier pour fabriquer d'immenses navires qui vont sur mer. Navires de guerre, navires de marchandises.

Combien de navires dans ce port ? Et combien de grands arbres... Plus de trois mille chênes centenaires pour chacun de ces vaisseaux de guerre, m'explique Youpaqui.

Youpaqui m'a offert un tesson de miroir trouvé sur le chemin. J'observe mon visage. Pas une ride. Si, là, peut-être, juste au coin de l'œil... Dix-neuf ans se sont envolés, dix-neuf tours de France exactement ! Les paysages changent d'année en année. La forêt reflue sous les coups de la hache. Le feu des forges, des fonderies, des verreries, des tuileries avale tout. Autour de moi, les visages aussi changent et se creusent. J'ai parfois peur qu'on me questionne sur mon âge... Sorcière... Youpaqui m'a tout appris. Ce soir, je le vois qui peine à enfiler son costume... C'est la première fois... De nouveau, il faut un passeport pour aller d'une région à l'autre, c'est très difficile de circuler. On dit que les Parisiens ont pris la Bastille. On dit que le roi s'est enfui. On craint les espions... Youpaqui et moi, nous disparaissions dans la foule des misérables de Paris...

Par chance, nous sommes embauchés au cirque. Le cirque, un grand bâtiment fermé, avec une piste ronde pour les cavaliers. C'est nouveau ! Nous avons beaucoup de succès, c'est incroyable ! Incroyable aussi le goût des Parisiens pour ces spectacles ! Je suis grisée. Et puis c'est tellement bon d'oublier, d'arrêter de se questionner. Sur les places, les têtes tombent. Celle du roi d'abord, celles des nobles, puis celles des révolutionnaires, des révolutionnaires contre-révolutionnaires, personne n'y comprend rien... Les têtes tombent et moi je vole, je vole dans les airs sous les applaudissements...

Youpaqui est mort sur la piste un mois d'hiver. Le ciel était gris... Napoléon s'est fait sacrer empereur et c'est toujours la guerre. ça, ça ne change pas ! Je suis soudain si fatiguée. Je m'enfuis de Paris. Après bien des errances, je retrouve mon premier village. Je ne vois plus la forêt qui descendait du vallon pour s'arrêter au pied de la rivière. J'interroge, je questionne. Le seigneur a fui vers l'Angleterre. Ses biens ont été confisqués, partagés et vendus. Je cours... Il n'y a plus qu'un grand désert. J'erre comme une folle au milieu des souches. Soudain, je la vois, la souche de mon arbre ! Je hurle et je tombe à genoux. Je l'embrasse. Je la caresse. Je lui demande pardon d'être venue si tard. Pardon d'avoir oublié. Des hommes arrivent pour enlever les derniers troncs... "Faut pas rester là, ma p'tite dame. Si ça vous intéresse, les parcelles vont être vendues pour la culture par Sieur Dimanche, bourgeois à XXX".

Au cirque, à Paris, un homme m'attend tous les soirs à la sortie du spectacle. Il est noble, il est riche, il est veuf, il n'est pas si laid. Alors... Nous nous fréquentons. Il me couvre de cadeaux. Un jour, je lui dis : ce ne sont pas des bijoux que je veux, moi ce que je veux, c'est apprendre. Apprendre à écrire. Apprendre à lire. Je veux des livres. Des livres !

Il m'installe dans une chambre de son hôtel particulier, à Aix. Il me fait passer pour sa secrétaire. Bien sûr, il y a les escaliers de marbre, les meubles en bois précieux, les robes aux étoffes soyeuses, la nourriture abondante, mais surtout... Au premier matin, il ouvre une haute porte ornée d'or et là... Imaginez une pièce aussi vaste qu'une église, avec seulement des rayons chargés de livres, de beaux livres aux reliures de cuir ! Il ne me faut pas longtemps pour lire facilement, couramment. Je lis comme je dansais sur la corde. Les mots chantent, les mots dansent. Je lis tout. Tout ce qui a été écrit sur l'histoire, l'économie, les sciences !

Je suis plongée dans l'Encyclopédie, dans l'article sur le bois de Monsieur Diderot. Mon protecteur s'étonne, il dit : « Les forêts, je connais bien le sujet, moi-même j'ai hérité de plusieurs massifs ». Il dit : "La forêt, aujourd'hui, il faut savoir l'exploiter rationnellement. Il dit : « Il faudrait définitivement supprimer tous ces vieux usages qui permettent aux gueux de se servir dans les bois. Ils n'ont même pas l'intelligence d'économiser ce bien précieux ». Ah ! c'est comme ça qu'il voit le monde d'où je viens... Quelque chose se noue pour longtemps dans mon estomac.

Mon visage est de marbre. Je trouve la force de questionner. Posément. Méthodiquement. Il se lance dans un cours magistral : « Les rois ont toujours voulu contrôler l'usage des forêts. Le meilleur exemple, c'est la grande « Réformation » du ministre de Louis 14, Monsieur Colbert, et l'ordonnance qu'il a prise en 1669 pour la faire appliquer. Le roi avait besoin de hautes futaies pour sa marine, vois-tu, et il y avait pénurie. Toutes nos forêts millénaires avaient été abattues. Partout, il ne nous restait plus que du bois exploité en taillis. Essaie de comprendre : on laissait les jeunes pousses repartir des vieilles souches et tous les cinq ans, c'était coupé ! Allez construire un navire de guerre avec des arbustes ! Impossible ! Monsieur Colbert avait donc bien raison d'établir des règles pour la bonne reproduction des espaces boisés. Mais imposer aux propriétaires la demande d'une autorisation pour la coupe des arbres, sur leur propriété, ça, c'était vraiment exagéré ! Heureusement, la révolution a mis fin à ces prétentions ! Seuls les bois communaux restent encadrés par le Service des eaux et forêts. Et ceux de la nation, bien entendu ».

Il me descend des rayons plusieurs grosses piles de livres. Cette administration des eaux et forêts, elle existe depuis plus de 500 ans ! Avec tout un personnel et des tribunaux spécifiques ! Ainsi, je serai désormais aux premières loges de tout ce qui s'écrit sur la forêt. Beaucoup de lois... Le premier Code forestier, en 1827. Préparé sous Napoléon, dans le prolongement des lois votées pendant la révolution, et promulgué par un roi ! Eh oui ! Nous avons de nouveau un roi !

Mon protecteur a disparu cette année-là, en 1827. Il m'a légué un petit pécule. J'ai acheté une maisonnette en haut d'une colline. J'ai continué à faire le secrétariat de plusieurs hommes de science. Copier, recopier... Les manuscrits ressemblaient à des champs de bataille pleins de ratures, de renvois et de flèches... et comme j'ai une belle écriture... Evidemment, jamais rien d'officiel ! Je veux dire... pas de place pour une femme dans la vie publique ! Avoir prit la Bastille aux côtés des hommes pour s'entendre dire ensuite que les femmes ne voteront pas parce qu'elles n'en sont pas capables ! Quelle mauvaise blague ! Remarque, le peuple aussi a vite été renvoyé à son labeur, à sa sueur... Après trois rois, ce n'est qu'en 1851 qu'on retrouve le droit de vote pour tous les citoyens, sans distinction de revenu. Et tout ça pour élire qui ? Napoléon III qui se sacre empereur deux ans plus tard ! Quelle mauvaise blague !

Ce qui manque au peuple, c'est l'éducation, c'est ce que je me répète tous les jours. Alors je décide de devenir institutrice. Peut-être une façon de rendre ce qui m'a été donné. Moi, la fille de sabotier, la petite paysanne, la saltimbanque, moi, la secrétaire de ces messieurs qui ne devait la chance d'avoir été instruite qu'à la courbe de mon dos et la rondeur de mes fesses!

J'ai parcouru la France en ouvrant des écoles libres. Je restais deux ou trois ans dans une petite ville, j'enseignais aux enfants. J'ai vu le pays s'industrialiser peu à peu, le charbon de terre

remplacer le charbon de bois, les lignes de chemin de fer couvrir le territoire. C'était bien pratique, mais ça aussi ça en demandait du bois ! Comme le papier. J'ai vu les méthodes agricoles changer, les terres se fermer de haies là où les bêtes pouvaient autrefois circuler librement pour se nourrir. J'ai vu les plus pauvres quitter les campagnes. Dans ce nouvel ordre économique, ils ne pouvaient plus y survivre... J'ai vu...

J'ai vu la France de nouveau envahie, Napoléon III qui abdique et la toute jeune troisième République qui signe sa naissance sur le cadavre de milliers de résistants parisiens... Drôle de naissance ! Je repensais à mon arbre, je me demandais bien comment honorer sa mémoire et la promesse faite. Mais les arbres, est-ce que c'était vraiment le problème, quand on voyait l'injustice, la pauvreté, l'accaparement des richesses par ceux-là même qui avaient chassé les rois, ceux-là même qui construisaient la république ?!

Il ne se passe pas un mois sans grève. En 1905, ce sont les sabotiers de Bourg-en-Bresse qui font grève. Je veux y être, c'est un peu mon histoire, n'est-ce pas ? A Bourg, une centaine d'ouvriers, rémunérés à la pièce, survivent à peine en travaillant 12 à 14 heures par jour, enfermés dans de sombres ateliers de misère... Je ferme les yeux. Mon père vient vers moi, il pleure...

Parfois, quand on ne sait plus quoi faire, le mieux, c'est de ne rien faire. Ou plutôt, de s'appliquer à faire de toutes petites choses, des choses vitales. Je me réfugie dans ma petite maison. Magnifique surprise à mon retour : le jardin s'est couvert de jeunes pousses d'arbres. C'est mon cadeau de retour, ce bouquet d'arbres ! Je soigne les fleurs, je plante des légumes, j'observe les plantes sauvages. Je suis institutrice au village. L'école est devenue obligatoire, il y a du travail ! Dans les manuels scolaires, ça sent la guerre. Je n'aime pas...

Et puis la guerre est là, elle est bien là. Celle de 14-18. Celle de 39-45. L'Algérie... Mais tout ça, c'est pas grave m'sieurs dames. Regardez devant ! Nous vous offrons le frigidaire, l'eau courante à tous les étages, l'électricité à volonté, la voiture et la télé. La Télé !" Soyons positifs, les femmes ont enfin obtenu le droit de vote. Et moi, après chaque guerre, j'ai obtenu une nouvelle carte d'identité là où les registres d'état civil avaient brûlé ! Ah ça ! Ce ne serait plus possible aujourd'hui ! Officiellement, je m'appelle Aurore Dubois, je suis née le 25 février 1925 ! Oui, je sais, c'est de moins en moins crédible ! Je pense que le prochain contrôle d'identité risque d'être... compliqué.

Soyons positif, la forêt française regagne du terrain. Déprise agricole, aides incitatives à la plantation... En deux siècles, elle a presque doublé de surface ! Soyons positifs, nos forêts publiques sont sous la protection de L'Office National des forêts, l'ONF, un service public créé en 1966 pour « rajeunir » le service des eaux et forêts. Le Service des eaux et forêts, vous vous souvenez ?

Un jour, à la terrasse d'un café, sous le soleil de Marseille... Tout près de moi, quelqu'un dit : « Il faudrait que les hommes acquièrent le sentiment de l'unité des choses et des êtres, qu'ils sachent qu'ils font partie d'un ensemble indissociable ». Je tends l'oreille. Ces mots me rappellent tellement les paroles de l'arbre. L'homme parle d'une association qui vient d'être créée pour protéger la nature. Je me rapproche de l'association, je milite, je m'engage avec elle.

Nouveau travail, nouvelle vie... Mes dossiers, c'est la déforestation dans les pays du sud et le soutien aux populations forestières qui résistent à la spoliation de leurs territoires.

Allongée dans un hamac, sous la grande maison commune faite de bois et de palme. Le feu éclaire la nuit. Le temps coule... Tout autour, la grande forêt primaire nous tient au chaud dans son ventre. C'est ma première mission au Brésil chez les indiens Yanomamis. Ici, la propriété n'a jamais existé. Depuis plusieurs années, l'un des leurs se bat pour obtenir la légalisation de leur terre. Les enfants dorment sur le ventre des mères.

A la lueur des flammes, Davi Kopenawa parle : « L'image d'Omama a dit à nos anciens chamans : Vous vivez dans cette forêt que j'ai créée. Mangez les fruits de ses arbres et chassez son gibier. Ouvrez vos jardins pour planter des bananiers, de la canne à sucre et du manioc. Donnez de grandes fêtes reahu ! Invitez-vous d'une maison à l'autre, chantez et offrez-vous des nourritures en abondance ! »

La nostalgie m'envahit. Et si je restais là, au milieu de ce peuple joyeux, au milieu de la grande forêt qui soigne et nourrit ? Davi dit : « La forêt est vivante. Elle ne peut mourir que si les Blancs s'obstinent à la détruire. S'ils y parviennent, les rivières disparaîtront sous la terre, le sol deviendra friable, les arbres se rabougriront et les pierres se fendront sous la chaleur. La terre desséchée deviendra vide et silencieuse. Les esprits xapiri qui descendaient des montagnes pour venir y jouer sur leurs miroirs s'enfuiront au loin. Leurs pères, les chamans, ne pourront plus les appeler et les faire danser pour nous protéger. Nous mourrons alors les uns après les autres et les Blancs autant que nous »¹.

Etat d'Espirito Santo, au Brésil. Ma voiture file à travers les 11 000 hectares d'eucalyptus plantés par une multinationale pour alimenter une usine de pâte à papier. Des plantations de ce type, il s'en crée tous les jours dans les pays du sud. Forcément, le bois s'y produit bon marché ! Toutes les communautés qui vivaient là ont perdu leur terre et leur moyen de subsistance qu'elles tiraient de la forêt et de la rivière. Nous les rencontrons, les mettons en lien, les conseillons en vue d'une action en justice.

Je roule, je roule. Peut-on encore sérieusement parler de forêt devant ces monocultures industrielles constituées de milliers d'arbres de la même espèce, du même âge, qui exigent une préparation intensive du sol, des fertilisants, une sélection génétique, l'usage de pesticides, la récolte mécanique avec des engins qui bousillent les sols ? Une forêt, c'est bien autre chose ! Une forêt, c'est un sol, de l'eau, un microclimat, une grande variété de plantes et d'animaux mutuellement reliés qui ont mis des siècles à construire un équilibre durable ! Il ne suffit pas de planter des arbres pour avoir une forêt ! Et maintenant, les entreprises polluées vont pouvoir « compenser » leurs émissions de carbone en plantant des arbres, **ailleurs**, chez les autres ! Planter des arbres pour mieux polluer ! Quelle mauvaise blague...

Ma voiture fait une embardée. En France, ce sont des résineux qu'on plante à tour de bras. Les résineux poussent si vite par rapport aux feuillus. Et puis c'est la demande du marché, alors... Exploitation agricole, exploitation forestière, même combat ! Des banques, des fonds de placement, des assurances, commencent à occuper le terrain avec leur logique de retour

¹ Citation extraite du livre *La chute du ciel* de Davi Kopenawa et Bruce Albert. PLON Editeur

sur investissement rapide. Ce n'est pas le temps de la forêt, ce n'est pas le temps de l'arbre...

Journée de repos dans un refuge où sont recueillis des singes, en Bolivie. Un bébé saute dans mes bras, il ne me quitte pas de la journée. Il se serre contre mon ventre. Je le porte comme un enfant. Je ris de ses petites mimiques. A l'heure du départ, il ne veut pas me quitter, il s'agrippe et pousse des cries déchirants... Je m'arrache à lui, je m'arrache à la forêt, je m'arrache... Paris et encore Paris et toujours Paris. Paris-Jakarta, Jakarta-Rio, destruction de la forêt pour planter du soja qui sera exporté, ici, pour nourrir nos troupeaux... Avion de 6h30, train, métro, réunion, réunion, réunion. Je peine à trouver du sens...

Je fête mon premier cheveu blanc et... un rayon de soleil se pose sur ma vie. Je rencontre un jeune homme qui fait battre mon cœur, ça faisait si longtemps... Nous sommes en forêt, nous nous donnons la main pour la première fois. Il me parle des arbres... Il dit : « Nous devons absolument préserver la forêt. La forêt permet de lutter contre le réchauffement climatique parce qu'elle absorbe et stocke une part importante de carbone, dans le bois et dans la terre. La forêt favorise les pluies ». Il dit : « Sais-tu que les arbres injectent de l'eau dans l'atmosphère par évapotranspiration de leurs feuilles ? » Je souris. Pour lui, je nomme chaque arbre de la forêt, ça le fait rire ! Il s'appelle Saul, il travaille à L'Office nationale des Forêts ! Je le taquine, je dis « Tu sais, la forêt n'a pas besoin de nous, elle n'a pas besoin d'être entretenue, elle n'a pas besoin d'être gérée ! Elle sait ce qu'elle fait ! ». Il me poursuit entre les arbres. La vie est belle !

Je m'installe chez lui, dans le Morvan. Une maison forestière de l'ONF. J'ai l'impression d'être rentrée chez moi. Je hume l'odeur du sous-bois humide. Je caresse les troncs, j'entends la sève. Mes pieds frémissent sous la branche. Je grimpe en haut, tout en haut de l'arbre. Et Saul rit. Il dit : « On dirait que tu as toujours fait ça, grimper dans les arbres ! ».

La forêt rythme nos conversations, notre travail, nos inquiétudes aussi... Chaque jour, on abat des arbres pour construire toujours plus, des routes, des aéroports, des zones industrielles. La croissance économique justifie tout. Est-ce qu'ils y croient encore vraiment ? Ils font semblant ? "La forêt française est sous-exploitée", a dit notre président en 2009. Réchauffement climatique, développement des énergies renouvelables, 21 millions de mètres cubes de bois devraient être sortis des forêts d'ici 2020... Assertion basée sur des Chiffres erronés, qu'importe, on continue...

A l'ONF, ça va plutôt mal... Saul me rapporte les nouvelles. C'est Michel, un collègue, on lui a demandé de marteler plus d'arbres que prévu, pour en enlever plus et en vendre plus. Il a refusé et maintenant, il se retrouve en action de désobéissance ! C'est l'ONF qui veut se débarrasser de ses petites parcelles, c'est pas rentable ! Alors on va proposer des échanges aux communes et si les communes n'en veulent pas, on vendra au privé ! Aujourd'hui, l'ONF veut de gros contrats, avec de gros volumes. Résultat, les petites scieries du coin ne trouvent même plus de bois ! Tout est vendu au plus offrant qu'il soit français, allemand ou chinois ! « C'est dégueulasse ce qui se passe », dit Saul, « moi, je travaille pour la forêt de demain, pour sa pérennité, pas pour le commerce ! ». A l'ONF, il y a eu plusieurs suicides. Maladie des hommes, maladie des arbres.

Nous prenons quelques jours de vacances en Baie de Somme. Retour par la campagne. Sortie de village. Au pied d'une usine, s'étend un immense terrain couvert de grands troncs d'arbre couchés au sol, empilés sur plusieurs mètres de haut. Ma gorge se sert. Saul dit : « ça doit être une centrale biomasse, comme à Tonnerre, comme à Gardanne ». A Gardanne, c'est une chaudière de la centrale à charbon qui est en conversion pour produire de l'électricité à partir du bois brûlé. Elle devrait engloutir 850 000 tonnes de bois par an. Saul dit : « C'est ridicule ! Ils ne savent même pas où ils vont prendre tout ce bois ; à Gardanne, ils en font même venir du Brésil ! Et nous, à l'ONF, on livre une centrale biomasse au Danemark ! Au Danemark ! ».

Et tous ces projets sont subventionnés au titre des énergies renouvelables. Pourtant, les scientifiques ont bien expliqué qu'à énergie finale identique, une centrale alimentée au bois émet plus de gaz carbonique qu'une centrale à charbon et presque trois fois plus qu'une centrale au gaz ! Ils ont bien expliqué qu'atteindre les objectifs fixés par l'Union Européenne, les objectifs de production électrique à partir de la biomasse, reviendrait à brûler la totalité du bois produit en Europe ! Quelle mauvaise blague !

Saul est triste. Nous venons de traverser l'été le plus chaud jamais mesuré. Main dans la main, nous parcourons les forêts de notre région. Nous auscultons les arbres. Ils sont en souffrance, pas de doute là-dessus. Des charmes et des hêtres ont perdu leurs feuilles dès le mois d'août pour réduire leur consommation d'eau. La cime des chênes se dessèche. Les épicéas, affaiblis par le manque d'eau, meurent attaqués par des insectes ravageurs qui, eux, adorent le réchauffement climatique. Saul soupire : « Ce n'est que le début... Et certains se frottent déjà les mains. J'entends dire qu'il faudrait tout arracher pour replanter des essences plus résistantes. A qui profitera le crime ?

Un jour... C'est un vendredi soir, la porte s'ouvre, Saul est livide. Il ne parle pas, je sens qu'il ne peut pas parler. Je prépare un thé chaud. J'essaie de lire sur son visage ce qui se passe. Plus tard dans la nuit, il pleure. Je comprends... Dans la journée, une coupe rase de chênes centenaires et de hêtres magnifiques a démarré. Il a vu les premiers arbres tomber. « Je savais que ça allait arriver » murmure t'il les yeux fermés, « j'ai martelé les arbres il y a deux ans. C'était programmé. Pourtant, on s'est bien battu contre ce projet, mon collègue a même refusé de signer le plan de gestion... Autant pisser dans un violon ! Comme partout, ce sont des douglas qui vont être replantés. Des résineux. Avec le tintouin habituel, pesticides, alignement au garde à vous de la forêt bien rangée ! » Il me dit : « Je n'en peux plus. Je vais démissionner ».

Dernier jour. Cartons clos. Demain, il faut partir. Nous savons que la maison forestière sera vendue après notre départ. Nuit sans sommeil. Tempête. Mon âme se tord et claque au vent. Le vent souffle, les arbres craquent et crient. Rafales. Fenêtre battante claque et crie. J'approche. J'entends la voix de mon arbre, là-bas, tout là-bas, si loin. J'entends sa plainte. Je ferme les yeux, de grandes ombres s'agitent sous mes paupières. Je suis l'arbre dans la tourmente, je suis la forêt, je suis la nature malade, je suis le ruisseau et la mer polluée. Je crie : « Ne me tuez pas ! » Je tombe évanouie...

Saul m'a relevée, nous avons parlé longtemps, longtemps. Et puis j'ai dit : « Je dois reprendre la route, de forêt en petit bois, d'arbre en arbre, de branche en branche. Comme hier, je dois

danser sur la corde ». J'ai dit : « Il est temps que je raconte mon histoire ». J'ai dit : « ce sera ma prière ». J'ai dit : « Je suis la fille de l'arbre ». Saul a souri...

Je demande à l'univers de protéger les arbres et leurs petits frères, les hommes.

Le 19 janvier, à Tannerre-en-Puisaye